

# LE TYRAN D'UNE FEMME,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE CHANT,

PAR MM. BAYARD ET REGNAULT,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique,  
le 9 mars 1841.

## DISTRIBUTION :

M. DORNEVAL, professeur de physique.....	M. NINA.
MATHILDE, sa femme.....	M <sup>lle</sup> NATHALIE.
M <sup>me</sup> SIVRY, mère de Mathilde.....	M <sup>me</sup> JULIENNE.
M. CHARLES DEVRIENT.....	M. TYSSERANT.
M. ÉDOUARD DE MARÇAY.....	M. RODRIGUE.
BENOIT, domestique de Dorneval.....	M. ADOLPHE.

La scène est à Paris, chez M. Dorneval.

Le théâtre représente un petit salon. Porte au fond; à droite, au premier plan, une table et ce qu'il faut pour écrire; au deuxième plan, porte du cabinet de M. Dorneval; à gauche, au premier plan, une cheminée avec glace, pégule, flambeaux; au deuxième plan, porte des appartemens.

## SCÈNE I.

M<sup>me</sup> SIVRY, MATHILDE.

( Au lever du rideau, Mathilde est assise près de la table, la tête appuyée sur sa main; elle paraît rêveuse. M<sup>me</sup> Sivry entre presque aussitôt par le fond. )

MATHILDE. \*

Oh! oui, il est parti... il doit l'être, et du moins je ne l'aurai pas revu.

M<sup>me</sup> SIVRY, entrant en valsant.

Tra la la, tra la la, tra la la, la la, la la, la la.

MATHILDE, se levant.

Ah! maman.

M<sup>me</sup> SIVRY.

Te voilà?... Bonjour. ( Recommencant. ) Tra la la, tra la la... C'est une nouvelle valse que je me mets dans les pieds... Tra la la...

MATHILDE, souriant.

Mou Dieu, maman, que vous êtes légère!

M<sup>me</sup> SIVRY, s'arrêtant.

Légère? c'est ce que je soutiens... Je valserais une heure comme ça sans me fatiguer le moins du monde... Donne-moi donc un fauteuil. Je n'en puis plus.

MATHILDE, lui donnant le fauteuil qui était près de la cheminée.

A quoi bon valser ainsi? On dirait que vous vous croyez toujours au bal.

M<sup>me</sup> SIVRY.

C'est vrai. Plus j'y vais, plus je l'aime... Ah! c'est que, lorsqu'on a une réputation, on y tient. Juge donc, moi qui ai été la danseuse la plus aérienne de la Restauration!.. Hélas! à présent, la femme ne peut plus figurer dans une contredanse passé quarante-cinq ans... Mais, par honneur, elle valse jusqu'à soixante... C'est convenu, et je n'en suis pas là. Dieu merci! Je valserai long-temps, d'autant mieux que je ne manque pas de cavaliers... J'en ai! j'en ai! Je dois cela à l'avantage de ma taille... C'est tout simple: les bals sont remplis de grands corps minces et effilés... c'est ce qu'on appelle des tailles de goépes... des roseaux bien secs qui vacillent dans les bras de ces pauvres danseurs... Ils aiment mieux une taille bien ronde et bien solide. A la bonne heure, parlez-moi de ça; on sait ce que l'on tient. Toi, par exemple... ( La voyant rêveuse. ) Eh! mais, encore triste, encore rêveuse? Qu'as-tu donc? une scène de ménage?..

MATHILDE.

Mais, non, maman, je vous assure.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. Edouard de Marçay.

MATHILDE, à part.

Lui!... Il n'est pas parti!..



Portes-les sans oscillations, là, dans mon cabinet. (Edouard rentre. Benoit le suit, traverse le théâtre et sort par le fond.)

M<sup>me</sup> SIVRY.

Ah! voilà le professeur de physique... pas amusant!

DORNEVAL.

Deux baromètres, l'un à cavette, l'autre à syphon, et vous savez, le moindre choc, le va et vient (S'approchant de la table et semblant parler à un auditoire.) Comme je vous le disais tout à l'heure, Messieurs, le plus léger mouvement donne, nu fluide...

M<sup>me</sup> SIVRY.

Dieu me pardonne, il se eroit encore dans sa chaire!

DORNEVAL, revenant à lui.

Ah! M. Edouard, pardon... Je continuais mon cours... Ça va bien? Accompagnez donc Benoit... il va me faire quelque malheur.

ÉDOUARD.

Avec plaisir, mon maître.

(Il suit Benoit dans le cabinet à droite.)

MATHILDE, à part.

Où il s'en va. Je respire!

DORNEVAL.

Là, là, sans oscillations!.. Bonjour, belle-maman.

M<sup>me</sup> SIVRY.

Il vous voit! C'est bien heureux.

DORNEVAL.

Mathilde, tu ne m'embrasses pas? Eh bien? (A M<sup>me</sup> Sivry.) Vous permettez? c'est le premier bonjour du matin.

M<sup>me</sup> SIVRY.

Innu! vous pourriez dire du mois.

DORNEVAL.

Vous croyez? Dam! je sors de si bonne heure! J'ai tant d'occupations! Dans le nombre, ça s'oublie.

M<sup>me</sup> SIVRY.

Embrasser sa femme, il appelle cela une occupation!

DORNEVAL.

Ah! oui, avec vos simagrées, vos bonjours, vos bonsoirs, qu'est-ce que cela prouve?

MATHILDE.

Vous avez raison, mon ami.

DORNEVAL.

Ma femme est de mon avis, vous voyez bien.

M<sup>me</sup> SIVRY.

Où! de votre avis.

DORNEVAL.

Ah! belle-maman, allez-vous encore recommencer la scène d'hier au soir? Vous m'avez dit vraiment des choses...

MATHILDE.

Quoi donc?

M<sup>me</sup> SIVRY.

Rien, rien; c'est entre nous.

DORNEVAL.

J'en étais encore tout ému ce matin en arrivant à mon cours, ce qui ne m'a pas empêché de faire une belle leçon... un sujet magnifique, les courbes que décrivent les projectiles dans l'air.

M<sup>me</sup> SIVRY.

Qui est-ce qui s'occupe des courbes aujourd'hui?

DORNEVAL.

Ceux qui veulent parvenir, d'abord; et les savans, ensuite... M. Edouard, par exemple, un lieutenant d'artillerie, c'est son affaire... ça l'intéresse beaucoup.

ÉDOUARD.

Assurément.

DORNEVAL.

Lui, surtout, qui compose un manuel sur les artilleries comparées... et qui vient tous les jours ici me demander des conseils; vrai, vous auriez été satisfait. Il y avait là un monde... six cents personnes au moins.

M<sup>me</sup> SIVRY.

Allons donc!

DORNEVAL.

Benoit les a comptées... Six cent dix-sept, y compris un couvreur qui écoutait par une lucarne.

ÉDOUARD, gaiement.

La théorie des projectiles, il aurait pu lui-même la démontrer!

DORNEVAL.

Un auditoire superbe. Je me suis animé; j'ai parlé sans m'interrompre une heure trente-cinq minutes, montre en main... J'ai été beau!

M<sup>me</sup> SIVRY.

Je ne m'étonne pas s'il ne vous reste rien quand vous rentrez.

MATHILDE.

Ma mère!

DORNEVAL, à part.

Décidément, elle m'en vent, avec son air moqueur... Grosse goguenarde! (A Benoit qui entre.) Qu'est-ce c'est que ça?

BENOIT.

Une lettre pour Madame.

MATHILDE.

Pour moi!

M<sup>me</sup> SIVRY, s'emparant de la lettre.

Ah! c'est l'écriture de Charles!..

MATHILDE.

De mon cousin!

ÉDOUARD, faisant un pas pour sortir.

Pardon, je suis indiscret.

DORNEVAL.

Eh! non, je vous garlie... Il faut que nous causions de votre ouvrage, qui est un peu le mien, et qui nous fera honneur à tous deux... C'est une bonne fortune de vous avoir retrouvé!

M<sup>me</sup> SIVRY.

Une bonne fortune que vous me devez.

DORNEVAL, regardant sa femme.

Et ce n'est pas la seule, belle-maman.

M<sup>me</sup> SIVRY.

Ah! que c'est gentil! (A part.) Faux, va! (A Mathilde.) Mais quand tu tortilleras cette lettre jusqu'à demain...

DORNEVAL.

Voyons, Maman, ne la tourmentez pas. Si elle aime mieux la lire toute seule...

MATHILDE.

Mais non, du tout, mais au contraire. Tenez, mon ami, lisez vous-même...

(Elle la lui donne.)

## SCÈNE V.

## SCÈNE V.

DORNEVAL, MATHILDE, M<sup>me</sup> SIVRY,  
CHARLES.M<sup>me</sup> SIVRY, entrant, du fond, avec Charles.  
Enfin, le voilà, je vous l'apporte.

Ah!.. M. Dorneval!

Soyez le bien venu, mon bon ami!

Ah! ma cousine! ma chère Mathilde!.. si vous  
saviez combien je suis heureux de vous revoir!  
Il y a si long-temps! Mathilde!.. Mon Dieu,  
qu'as-tu? qu'avez-vous donc?

Rien, rien, mon cousin, je vous assure.

Eh bien? tu ne l'embrasses pas? Si son mari,  
pourtant...Est-ce que je défends quelque chose à ma  
femme? Sur les deux joues... Allez donc, en  
cousin.Ce cher enfant! toujours le même! Tu seras  
bientôt père, va; et d'abord, ici.DORNEVAL, toussant et faisant signe à M<sup>me</sup> Sivry.  
Hum!..

Helo?

C'est bien, de ne pas avoir oublié ses amis.

Oh! jamais.

Qui ne soit pas des ingrats... Nous aurons  
soin de toi... et, pour commencer, tu seras logé  
comme un prince!..

Hum! hum!..

Quoi donc, puisque sa chambre est préparée?

Sa chambre? (A part.) Que le bon Dieu la  
bénisse! (Haut.) Quelle chambre donc, belle-  
maman?Comment! quelle chambre? Mais celle qui  
touche à la vôtre.

Ob! non, oh! non; n'est-ce pas, ma femme?

Quoi donc? Je suis de votre avis, mon ami.

Quel avis? qu'est-ce qu'il y a?

Que diable ont-ils donc tous?

D'abord, cette chambre est trop petite... en-  
suite la cheminée fume; enfin, elle est froide...  
l'atmosphère y est saturée d'humidité... n'est-ce  
pas, ma femme?

Mais en effet...

Mais puisque tout est arrangé... J'y ai fait  
mettre un baldaquin.

DORNEVAL.

Un baldaquin, belle-maman?.. Il ne se chan-  
fèra pas avec un baldaquin... et, à moins que  
je ne lui cède notre chambre... Dam! s'il veut  
accepter, sans façon...

CHARLES.

Ah! quelle plaisanterie, lorsqu'il est si natu-  
rel que je me loge dans un hôtel du voisinage.M<sup>me</sup> SIVRY.

Dans un hôtel?

DORNEVAL.

Eh bien oui! eh bien oui! je n'osais pas vous  
le dire... mais le fait est que, dans un hôtel  
bien clos, ce qui s'empêche pas... Dam! on se  
voit... n'est-ce pas, ma femme?M<sup>me</sup> SIVRY.

Votre femme, votre femme ne peut dire...

MATHILDE.

Mais si fait, Maman. Si mon mari pense...

DORNEVAL, bas à M<sup>me</sup> Sivry.Mais voilà une heure que je vous fais des si-  
gnes... Puisque ma femme le veut!M<sup>me</sup> SIVRY.

Ah!.. Bien!..

CHARLES, à part.

Que de peine ils se donnent tous! (Haut.)  
mais rien n'est plus simple, je vous assure. Je  
vais faire transporter mes effets.M<sup>me</sup> SIVRY.Non, reste... (Bas.) Il faut que je te parle.  
(Haut.) Benoit va se charger de trouver ce qu'il  
te faut. Veille à cela, mon enfant.MATHILDE, tendant la main à Charles.  
Oui, ma mère, à l'instant.

Air de M. Dorneval.

Ta main, Charles.

CHARLES.

A moi, la tiens.

MATHILDE.

Comme autrefois.

CHARLES.

Comme toujours.

Et mille pardons de ta peine.

DORNEVAL.

Et, moi, je retourne à mon cours.

ENSEMBLE.

MATHILDE et CHARLES.

A toi, ma main, à moi, la tiens.  
Comme autrefois, comme toujours!

Il faut qu'il l'embrasse.

Pour nous rappeler nos beaux jours.

M<sup>me</sup> SIVRY.Ma joie est égale à la tiens.  
Comme autrefois, comme toujours.Il faudra bien qu'il nous revienne.  
Et nous le verrons tous les jours.

DORNEVAL.

Ma joie est égale à la tiens.  
Car, enfin, nous l'aimons toujours.Qu'il l'embrasse la tiens.  
Et, moi, je retourne à mon cours.DORNEVAL, rentrant à droite.  
A revoir bientôt.

A son mari?

CHARLES.

M<sup>me</sup> SIVRY.

A qui donc ?.. C'est depuis cette époque que le caractère de Mathilde n'est plus le même. On sent qu'elle tremble toujours devant une volonté qui dissimule... Et tiens, tout à l'heure, quand nous avons reçu ta lettre, son mari était là... elle n'a pas même osé l'ouvrir... elle a rougi, elle a pâli...

CHARLES.

En vérité?

M<sup>me</sup> SIVRY.

C'est du despotisme oriental!

CHARLES.

Je n'en reviens pas! M. Dorneval, lui, si pacifique, de sa nature!

M<sup>me</sup> SIVRY.

Un faux bon homme.

CHARLES.

En apparence, si débonnaire.

M<sup>me</sup> SIVRY.

Un hypocrite! En le regardant bien... il a dans la physionomie...

CHARLES.

De la géométrie, voilà tout.

M<sup>me</sup> SIVRY.

Non; un certain mouvement d'yeux, quelque chose de méchant... Il l'est, au fond. Sa femme en a peur... Mais cela ne peut durer ainsi, je demanderais plutôt le divorce.

CHARLES.

Il est supprimé.

M<sup>me</sup> SIVRY.

J'enlèverai ma fille!

CHARLES.

Allons, ma tante, du calme, je vous en prie.

M<sup>me</sup> SIVRY.

Du calme? Cela l'est facile à dire!

CHARLES, à part.

Mais en effet, cet accueil glacé...

M<sup>me</sup> SIVRY.

Si je pouvais seulement avoir une preuve, la moindre chose pour le démasquer... Mais une idée! tu es pour elle un ami, presque un frère, tu lui arracheras son secret.

CHARLES.

Mais le moyen de lui parler, si son mari est jaloux?

M<sup>me</sup> SIVRY.

Eh bien! au bal, nous y allons ce soir... et en dansant, on se dit tant de choses!.. Il faut que tu viennes avec nous... Il y aura là beaucoup de monde.

CHARLES.

Alors, nous serons sans témoins.

M<sup>me</sup> SIVRY.

Silence! ceci est entre nous. Ah! c'est monsieur Édouard!

CHARLES.

Ah! ah! l'ami des eaux d'Aix.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, ÉDOUARD, sortant du cabinet.

ÉDOUARD, à la cantonnade.

L'opération est exacte, j'en réponds.

M<sup>me</sup> SIVRY.

Eh! c'est une bonne étoile qui nous l'amène, ce cher M. Édouard!.. Il s'agit d'un service.

ÉDOUARD.

Madame...

M<sup>me</sup> SIVRY.

Je vous présente ce cher neveu, ce bon Charles, que nous attendions avec tant d'impatience...

ÉDOUARD.

Monsieur... Eh! mais... M. Devrient!

CHARLES.

Que vois-je?... M. de Marçay?..

M<sup>me</sup> SIVRY.

Vous vous connaissez?

CHARLES.

Je crois bien! Nous nous sommes battus ensemble!

M<sup>me</sup> SIVRY.

Un duel? toi, Charles, un procureur du roi!

CHARLES.

Pas encore, ma tante; j'étais avocat.

Acte du Colonel.

J'étais amoureux et taquin,  
J'aimais le bruit, le jeu, les belles,  
Aujourd'hui, le code à la main,  
Je me fais des vertus nouvelles!  
Très grave et même un peu bavard,  
Je poursuis l'erreur, la faiblesse,  
Comme on voit maudire au vieillard  
Tous les péchés de sa jeunesse.

M<sup>me</sup> SIVRY.

Mais, se battre! bon Dieu!..

ÉDOUARD.

Oh! rassurez-vous! une folie, un malentendu.

CHARLES.

Monsieur a été d'une adresse charmante, il m'a blessé au bras droit, tout juste assez pour que l'honneur fût satisfait, et la morale du parquet vengée... Mais je lui ai tenu la main gauche, et maintenant, nous sommes les meilleurs amis du monde.

ÉDOUARD.

Mais j'y compte bien.

M<sup>me</sup> SIVRY.

Un duel!.. ah! rien qu'à cette idée... un duel!.. Le génie, je ne dis pas... mais le parquet! c'est différent... Et pourquoi? hein?... Vous vous taisez... Je devine, mauvais sujet.

CHARLES.

Vous y êtes. (Pas à Édouard qui lui fait un signe.) Soyez tranquille, je ne dirai rien.

ÉDOUARD.

Mais permettez; quand je suis entré, vous parliez d'un service.

M<sup>me</sup> SIVRY.

Que vous pouvez nous rendre, il faut que Charles nous accompagne ce soir au bal, je le veux; et j'ai compté sur vous pour une invitation.

ÉDOUARD.

Comment donc! mais rien de plus simple... un seul mot de ma main... Justement, voici ce qu'il me faut: une plume, du papier...

(Il s'assoit à la table de droite près de la porte du cabinet.)

CHARLES.

En vérité, je suis confus de l'embarras que je vous donne...

M<sup>ME</sup> SIVRY.

Mais non, c'est chez une de ses tantes.

### SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MATHILDE.

MATHILDE, accourant du fond.

Me voilà, me voilà!.. J'ai été bien longtemps, n'est-il pas vrai?... Je m'occupais de toi, mon pauvre Charles... de vous.

CHARLES.

Pourquoi donc ce vous? Comme autrefois, ma cousine, ne suis-je pas ton frère?

MATHILDE.

Oh! si fait! toujours. Si je ne puis te recevoir chez moi, je veux du moins qu'ailleurs, il ne te manque rien... J'ai veillé à tout... ce sera ma consolation.

M<sup>ME</sup> SIVRY.

Tu l'entends... Il n'est plus là.

CHARLES.

Bonne Mathilde!.. et moi qui te croyais triste, oh! j'en étouffais!.. C'est que, comme autrefois, pour t'épargner un chagrin... je me ferais tuer, vois-tu?..

MATHILDE.

Oh! non, non... ne dis pas cela!..

CHARLES.

Comment, tu as pris tant de peine pour moi!

M<sup>ME</sup> SIVRY.

Elle a bien fait; et pour l'en récompenser, je vais lui apprendre une bonne nouvelle: il vient ce soir avec nous!

MATHILDE.

Vrai? Quel bonheur!.. Il y a si longtemps que nous n'avons dansé ensemble!.. Je vous invite pour la première, Monsieur.

CHARLES.

Et moi, pour les suivantes, Madame.

(Ils rient.)

M<sup>ME</sup> SIVRY, à Charles.

Bravo! à la bonne heure!.. Tu vois, toujours aimable, toujours gaie...

CHARLES.

Cette bonne Mathilde!

MATHILDE.

Ah! c'est que je suis si contente!.. Mais, voyez-vous, maman... (apercevant Édouard qui écrit.) Ah!..

### SCÈNE IX.

LES MÊMES, DORNEVAL.

CHARLES.

Qu'est-ce donc, ma cousine?... cette émotion subite...

(Dorneval paraît à la porte du cabinet, un carnet à la main, et occupé de calculs.)

M<sup>ME</sup> SIVRY.

Chut! regarde à gauche... le mari!

CHARLES, à part.

En effet.

DORNEVAL, descendant la scène.

A. B. égale C. D., comme O. P. égale X.

M<sup>ME</sup> SIVRY, bas à Charles.

Hein? comprends-tu cette figure?

CHARLES.

Non, le diable m'emporte!

ÉDOUARD, se levant et remettant un billet à

M<sup>ME</sup> SIVRY.

Madame, il suffira d'envoyer un domestique avec cette lettre.

DORNEVAL.

Ah! c'est vous?... Une lettre?..

M<sup>ME</sup> SIVRY, la prenant.

Qui nous intéresse beaucoup plus que toutes celles de votre alphabet... Oh! soyez sans inquiétude... Elle n'est pas pour votre femme, mais pour mon neveu, que nous conduisons au bal.

DORNEVAL.

Vrai? c'est toi, ma bonne amie qui a pensé à ce pauvre Charles?

MATHILDE.

Moi? mais je crois...

M<sup>ME</sup> SIVRY.

C'est moi, mon gendre.

CHARLES.

Cela ne vous contrarie pas, mon cousin?

DORNEVAL.

Pourquoi ça? puisque ça fait plaisir à ma femme, et à vous, qui devez aimer la danse... Un magistrat!.. Mais je vous préviens, mon cher, que vous allez faire bien des jaloux. Voilà M. Édouard, qui ne vous cèdera pas la première contredanse.

ÉDOUARD.

Mais j'y suis bien obligé... Madame a fait elle-même ses invitations... Demandez à Monsieur.

DORNEVAL.

Ah bah! c'est encore plus sûr.

M<sup>ME</sup> SIVRY, à part.

Qu'est-ce qu'il avait besoin de dire cela?

MATHILDE.

En effet, oui, j'ai prié mon cousin... Dam! il y a si longtemps!.. Et puis un badinage.

CHARLES.

Et pourquoi donc vous en défendre, ma cousine? J'approuverais fort qu'en fait de danses, les femmes eussent le plaisir du choix... Ah! Dieu! s'il en était ainsi... dans nos bals, quelle métamorphose!..

Act. de Clara Wendt.

C'est une réforme complète,  
Je serais fier de l'essayer;  
Car les dames sur leur banquette,  
N'auraient plus l'air de s'ennuyer.  
Les jeunes gens seraient affables;  
Enfin, quittant leurs tristes jeux,  
Les maris deviendraient aimables...

DORNEVAL.

Bravo!

M<sup>ME</sup> SIVRY.

Quitte à se rattraper chez eux.

CHARLES.

Et pour nous-mêmes, d'ailleurs, ce serait tout profit... Je m'en rapporte à M. de Marçay, qui a failli me tuer pour une contredanse.

DORNEVAL.

M. Édouard ?

ÉDOUARD.

Plait-il ?

M<sup>ME</sup> SIVRY.

Eh oui ! ces messieurs sont amis ; ils se sont battus.

ÉDOUARD.

Certainement ; Monsieur m'enlevait ma danseuse ; et dans ce cas, un cœur tendre et fier a le droit de s'irriter.

DORNEVAL.

Ah ! quelle bêtise !... C'est tout au plus ce que pourrait faire un mari qui se verrait enlever sa femme. Ainsi, mon cher cousin, faites danser ces dames, je vous le permets... toutes les deux... et même, il me vient une idée ; c'est que, puisque vous voilà invité, vous me remplaciez auprès d'elles, en leur servant de cavalier.

CHARLES.

Moi, mon cousin ?

MATHILDE.

Vous ne vieillirez pas avec nous ?

DORNEVAL.

Ma foi, non ! si ma belle-maman veut bien le permettre.

M<sup>ME</sup> SIVRY.

Vous êtes libre, mon gendre.

CHARLES, bas à M<sup>ME</sup> Sivry.

Qu'est-ce que vous disiez donc ?.. Il va très bien.

M<sup>ME</sup> SIVRY, à part.

Est-ce qu'il aurait des remords ?

ÉDOUARD.

Y pensez-vous, mon cher maître ? abandonner ainsi tout le monde !

DORNEVAL.

Tout le monde se passera très bien de moi ! A quoi suis-je bon, moi, dans un bal ? Quand j'ai compté toutes les bougies, je m'endors... Je ne danse pas, la danse m'ennuie... Je ne connais rien de plus ridicule... Qu'est-ce que ça prouve ? qu'on a des jambes !.. D'ailleurs, j'ai affaire, ce soir... Mon cours de physique à préparer, et puisque Charles veut bien mettre son bras, c'est-à-dire, ses deux bras à vos ordres... ainsi, mon cher, vous ferez ce soir le mari et le gendre : ce qui consiste à lui à poser les manteaux, à mettre un numéro dans votre poche, à faire tapisserie et à demander la voiture.

M<sup>ME</sup> SIVRY.

Mieux que cela, Monsieur ; il nous fera valser.

DORNEVAL.

Vous voyez bien... vous y gagnez ceut pour ceut.

CHARLES.

J'accepte avec reconnaissance ; et comme vous disiez tout à l'heure, je m'en vais faire bien des jaloux, et ce n'est peut-être pas sans péril, n'est-ce pas, mon oncle ?

ÉDOUARD.

Ah ! c'est possible !

Air de Robert des bois.

Mais pardon, le temps me réclame,  
Pour me mettre en état, ce soir,  
De vous disputer votre dame.

CHARLES.

Eh bien ! Chevalier, au revoir,

DORNEVAL.

Hâtez-vous, mon cher ; vos danseuses  
Vont partir.

MATHILDE.

Je me sens trembler.

M<sup>ME</sup> SIVRY.

Ceux qui manqueront de valseses,  
Je suis là pour les consoler.

ENSEMBLE.

CHARLES.

Mais le temps, aussi me réclame,  
Pour me mettre en état, ce soir,  
De vous disputer votre dame ;  
Adieu, Chevalier, au revoir.

MATHILDE.

C'en est fait, pour moi, pauvre femme,  
Je sens là, qu'il n'est plus d'espoir ;  
Et je tremble au fond de mon âme,  
Qu'au bal, ils puissent se revoir.

M<sup>ME</sup> SIVRY.

Hâtez-vous, le temps vous réclame,  
Pour vous mettre en état, ce soir,  
Au bal, s'il vous faut une dame,  
Vous êtes sûrs de m'y revoir.

ÉDOUARD et DORNEVAL.

Où, je pars, le temps me réclame,  
Pour me mettre en état, ce soir,

De vous disputer votre dame ;  
Adieu donc, Monsieur, au revoir.

(Édouard sort par le fond.)

## SCÈNE X.

LES MÊMES, excepté ÉDOUARD.

DORNEVAL.

Eh bien ? que dis-tu de nos arrangements !

MATHILDE.

Je dis que j'en suis enchantée pour maman, mais pour moi, je n'osais pas vous le dire, j'aurais craint de vous priver de cette soirée... mais puisque vous me mettez à mon aise, je n'irai pas non plus.

M<sup>ME</sup> SIVRY.

Ah ! mon Dieu.

CHARLES.

Ma cousine !

DORNEVAL.

J'espère néanmoins que ce n'est pas pour moi.

MATHILDE.

Non, mon ami ; non, assurément.

M<sup>ME</sup> SIVRY.

Et pour qui donc, alors ?

MATHILDE.

Mais pour moi, maman... je ne me sens pas

bien... Je suis souffrante... j'aime mieux rester  
chez moi ; j'en ai besoin.

M<sup>ME</sup> SIVRY.

Là, comme hier... mais c'est impossible.

CHARLES.

Oh ! maintenant, ce bal... Je n'y allais que  
pour vous, Mathilde...

DORNEVAL.

Ma foi, ce n'est pas ma faute... vous ne direz  
pas, du moins...

M<sup>ME</sup> SIVRY.

Eh ! croyez-vous, Monsieur, que je sois votre  
dupe ?

DORNEVAL.

Plait-il ? ah bien !

CHARLES.

Ma tante !

MATHILDE.

Maman !

DORNEVAL.

Ah ! bien, vous allez supposer...

M<sup>ME</sup> SIVRY.

Supposer, supposer, je ne suppose rien,  
Dieu merci ! mais je prétends que ma fille  
viennet.

MATHILDE.

Non maman, non ; je ne le puis pas, je ne le  
veux pas.

DORNEVAL.

Cependant, ma bonne amie, si tu faisais un  
effort.

M<sup>ME</sup> SIVRY.

Vous savez bien qu'elle n'en fera pas.

DORNEVAL.

Vous dites ?

CHARLES.

De grâce !

M<sup>ME</sup> SIVRY, à Charles.

Tu ne vois pas qu'il l'a fascinée avec son œil  
de basilic !

DORNEVAL.

Ah ça ! m'expliquez-vous ?..

M<sup>ME</sup> SIVRY.

Oui, oui, une explication. Je ne demande  
pas mieux.

MATHILDE.

Mais à quoi bon ?

CHARLES.

Je vous en prie, ma tante... devant moi...  
laissez-nous de grâce... je vais parler à mon  
cousin.

DORNEVAL.

A moi ?

M<sup>ME</sup> SIVRY.

Oui, j'aime mieux ça... car je ne répondrais  
pas dans la fougue de ma colère... oui, vous  
avez raison ; je sors avec ma fille... ma pauvre  
fille. Je vais décommander toute ma toilette,  
ôter mes sautes de marabouts, serrer ma robe,  
une robe charmante... des manches plates déli-  
cieuses. Viens, mon enfant ; viens, victime !

(Elle emmène sa fille vers la porte de gauche.)

MATHILDE.

Quelle folie, maman !..

DORNEVAL, allant à elle.

Mais quand je vous dis que...

M<sup>ME</sup> SIVRY.

Je ne vous crois pas, despote.

(Elle sort avec Mathilde.)

## SCÈNE XI.

DORNEVAL, CHARLES.

DORNEVAL.

Despote ! elle y tient... c'est son idée fixe...  
mais je veux bien être destitué si je sais...

CHARLES.

M. Dorneval !

DORNEVAL.

Plait-il.

CHARLES.

J'aime Mathilde, ma cousine, comme un frère,  
son bonheur m'est aussi cher que le mien ; vous  
pouvez m'en croire, je suis un galant homme.

DORNEVAL.

Eh bien ?

CHARLES.

Eh bien !

DORNEVAL.

Qui est-ce qui vous dit le contraire ?

CHARLES.

Mon cousin... regardez-moi... je suis franc,  
sans arrière-pensée... j'ai le droit d'en exiger  
autant chez les autres, répondez-moi donc fran-  
chement... est-ce moi qui suis cause de ce qui  
vient de se passer ?

DORNEVAL.

Hein ?

CHARLES.

Est-ce moi qui suis cause ?..

DORNEVAL.

J'entends bien ; mais je ne comprends pas.

CHARLES.

Vous ne comprenez pas ?

DORNEVAL.

Pas le moins du monde... Vous allez au bal,  
je n'y vais pas ; ma femme aime mieux rester,  
ma belle-mère m'appelle despote, vous me  
demandez ce que c'est que cela veut dire... Je n'en  
sais rien... liberté pour tous... je rentre chez  
moi.

CHARLES.

Permettez. Vous conviendrez pourtant qu'il  
est bien singulier, bien extraordinaire que le re-  
fus de ma cousine cadre si parfaitement avec le  
vôtre.

DORNEVAL.

C'est une sympathie conjugale.

CHARLES.

Fort édifiante, mais fort peu naturelle, je  
vous assure. Décidée tout à l'heure, voilà  
qu'elle change d'avis tout-à-coup... pour quelle  
raison ? pour quel motif ?

DORNEVAL.

Des raisons, des motifs ? est-ce que les fem-  
mes en ont jamais ? si vous étiez marié comme  
moi...

CHARLES.

Elles en ont toujours, au contraire... le tou-  
est de les deviner, et je erois y être, Dorneval,  
vous êtes jaloux.

DORNEVAL.

Moi ? en voici bien d'une autre ! jaloux !

CHARLES.

Bien ! vous allez le nier à présent ; soyez  
franc, que diable ! ce n'est pas un crime, cela  
arrive à bien des gens... cela prouve même de  
l'imagination... et chez un savant...

DORNEVAL.

Allons donc ! gardez votre imagination, mon cher, pour vos réquisitoires, si vous voulez bien, je n'en ai que faire. Dieu merci !.. Jaloux, moi ?.. est-ce que j'ai l'air d'un amoureux, d'un africain, d'un brésilien ?

CHARLES.

Eh ! mon Dieu ! je sais bien que vous n'êtes pas un Orosmane.

DORNEVAL.

Il n'y en a pas au Collège de France, ni d'Othello non plus.

CHARLES.

Aussi chez vous c'est autre chose, c'est concentré... jalousie bourgeoise, en dedans. Pourquoi ne pas en convenir ?.. entre parents, entre hommes.

DORNEVAL.

Pourquoi ne convenez-vous pas que vous êtes borgne, manchot ou bancal ? ah ! pardon, vous l'êtes peut-être ; je n'en sais rien.

CHARLES.

Eh bien ! alors, c'est malgré vous, sans vous l'avouer, à votre insu, peut-être.

DORNEVAL.

Mais je vous jure...

CHARLES.

Et alors vous avez un air, une expression... à ce qu'on dit, du moins... un clignement d'yeux... un morllement de lèvres... une contraction de muscles... une manière de tousser, de marcher, de regarder... que sais-je ? il y a du Jupiter dans votre fait. Un mouvement de sourcil la fait trembler !..

DORNEVAL.

Trembler, qui ?

CHARLES.

Allons, allons, vous avez été cruel.

DORNEVAL.

Moi, le plus pacifique, le plus inoffensif des physiiciens !.. moi qui n'écorcherai pas même une grenouille, pour faire l'expérience galvanique, que diable, je connais ma physionomie... il y a long-temps... elle n'est pas féroce... elle n'est pas plus despote que moi, et votre cousine...

CHARLES.

Mais ce bal où vous alliez avec elle, avant mon arrivée... elle en était joyeuse.

DORNEVAL.

Eh bien ?

CHARLES.

Eh bien ! elle n'y va plus.

DORNEVAL.

Parce que ça ne lui plaît pas.

CHARLES.

Parce que ça vous déplaît, parce que vous ne voulez pas.

DORNEVAL.

Mais je n'ai rien dit.

CHARLES.

Non, mais un geste, un regard...

DORNEVAL.

Ah ! c'en est trop ! Ah ! je suis un tyran ! je suis jaloux, je l'empêche d'aller au bal ! eh bien ! nous allons voir. Mathilde ! Mathilde !

CHARLES.

Que faites-vous donc ?

DORNEVAL.

Ce que vous dites là n'a pas le sens commun. Je n'en crois pas un mot... j'en ris... mais c'est égal, c'est égal, j'entends, je prétends, j'ordonne qu'elle s'amuse, qu'elle fasse ses volontés, qu'elle soit sa maîtresse... je l'y forcerais plutôt moi-même... Mathilde !

CHARLES.

Mais mon cousin...

DORNEVAL.

Ah ! c'est elle, nous allons voir.

\*\*\*\*\*

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, MATHILDE.

MATHILDE, sortant de l'appartement à gauche.

Que me voulez-vous, mon ami ? qu'y a-t-il ?

DORNEVAL.

Il y a, ma chère amie que je me sens ce soir tout content ; tout grilleret, je suis en verve, j'ai envie de m'amuser. Je vais au bal.

MATHILDE.

Au bal ?

DORNEVAL.

Ma foi, oui ! c'est une idée que j'ai, je vais au bal avec toi, oui, oui, morbleu ! avec toi... bon gré, malgré, pour prouver que tu es libre.

CHARLES, à part.

Comme il lui dit cela.

MATHILDE.

Libre ? mais je ne me plains pas, oh ! je vois qu'on vous a parlé, et votre physionomie.

DORNEVAL.

Hein ? ma physionomie ? si ma physionomie dit le contraire, elle ment !.. j'entends que nous allons au bal ce soir, que nous y allons tous, que nous y restons jusqu'à la fin... Ah diable !.. et mon cours qui n'est pas encore préparé... eh bien ! tant pis, on s'en passera, je serai malade... moi qui ne me suis jamais permis la plus petite migraine !

MATHILDE.

En vérité, je ne puis comprendre...

DORNEVAL.

Vous ne comprenez pas ? ni moi non plus ; mais bah ! il s'agit bien de comprendre.

CHARLES.

Allons, ma chère cousine, puisqu'il le veut... saisissez donc les bons quarts-d'heure, ils ne sonnent pas si souvent chez les maris.

DORNEVAL.

Qu'est-ce qu'il dit là ?

CHARLES.

Je cours prévenir ma pauvre tante, qu'elle peut mettre ses manchettes plates et ses marabouts.

DORNEVAL.

Dieu, quel effet ! je ne lui donne pas le bras... pour me faire monter au doigt, partout.

CHARLES.

Cela me regarde, je me risque ; et si vous me permettez d'ajouter à votre toilette, un bouquet, ma cousine...

DORNEVAL.

Un bouquet ! certainement, nous permettons, mon cher ami ! et vous la ferez danser, nous

permettons cocore, et avec grand plaisir, ça se voit sur ma physionomie, n'est-ce pas ?

CHARLES.

Sans doute. Ma cousine...

(Il lui tend la main en signe d'adieu.)

DORNEVAL.

Allez donc... vous permettez toujours, moi et ma physionomie... hein !..

(Charles baise la main de Mathilde.)

CHARLES.

Très bien. (A part.) Pauvre homme, quelle grimace !

(Il sort par le fond.)

### SCÈNE XIII.

DORNEVAL, MATHILDE, BENOIT.

DORNEVAL.

Oh ! ma foi, s'ils ne sont pas contents ; je suis en oage, c'est la seconde fois de la journée.

MATHILOE.

Mais enfin, mon ami, me direz-vous ?..

DORNEVAL.

Rien, rien ! que diable ! ne me faites pas parler... ils diraient encore que je vous ai fait changer d'avis, car il paraît que je suis un despote, un tyran... que j'ai des clignements d'yeux, des mordillements de lèvres... Je dois être gentil comme ça ; mais c'est convenu, nous allons au bal, j'y irai, j'y serai heureux, j'y danserai même, si vous voulez, si ça peut vous faire plaisir ; il n'y a que mon pauvre cours...

MATHILDE.

Il faut y travailler chez toi, ce soir.

DORNEVAL.

Noo... je vais le préparer en faisant ma toilette, au fait, pourquoi pas ? je vais sonner Benoit...

(Il va agiter le cordon de sonnette qui est à la cheminée.)

MATHILOE.

Mais j'aimerais autant ne pas sortir, rester ici comme hier, avec toi.

DORNEVAL.

Parbleu, et moi aussi ; mais noo, non, diable ! il y aurait de quoi me faire arracher les yeux par ma belle-mère, en manches plates et en marabouts. Nous irons, je l'exige, je le veux.

BENOIT, entrant du fond, un bouquet à la main.

Monsieur a sonné ?

DORNEVAL.

Eh ! viens donc à ma toilette, mon vieux Benoit, et fais-moi bien beau... je vais au bal... Qu'est-ce que tu tiens là ?

BENOIT.

Un bouquet que l'on vient d'apporter pour Madame.

MATHILDE.

Pour moi ?

DORNEVAL.

Déjà ! il n'a pas perdu de temps... il l'avait fait venir d'avance... j'ai bien envie d'être jaloux... mais je ne le suis pas ; allons, et de la gaieté, surtout... j'ai toujours peur que cette diable de physionomie... je vais me rajeunir !

(Il entre dans son cabinet, Benoit le suit.)

### SCÈNE XIV.

MATHILDE, seule, examinant le bouquet attentivement.

De Charles ?.. noo, c'est de lui ! quelle audace !.. m'envoyer un bouquet, c'est m'ordonner de m'en parer !.. Eh bien ! oh ! oon, je ne le prendrai pas... sa vue seule me fait mal, (Elle le jette sur la table.) Il me pèserait là, je ne pourrais danser en le portant, il aura deviné que Charles... de la jalousie ! une querelle !.. oh ! j'aurais tout bravé excepté cela !.. quel supplice !.. mon Dieu ! c'est une tyrannie qui n'a pas sa pareille... tyrannie qui fait deux malheureux, car lui aussi, il souffre... il m'aime... tyrannie qu'il faut s'acquiescer dans l'humiliation du silence !..

(A part.) Dans un secret château.

Tant qu'il sera là ! c'est une menace

Qui me fait trembler pour moi, pour eux tous ;

Tu mot, un regard, un geste me glace ;

Il poursuit ses droits en maître jaloux.

Juste châtiement dont le poids m'accable,

Mais c'est-ce donc rien d'avoir pu le fuir ?

Si l'avoir aimé, c'est être coupable,

Est-ce lui, mon Dieu ! qui doit m'en punir.

Après tout, quel est mon crime ?.. une imprudence !.. un rendez-vous où je ne suis pas allée, mais c'est trop me faire expier !.. ce bal... j'irai, il le saura... j'aurai du courage... (Elle se met à la table pour écrire.) Ah ! mon Dieu !.. ma main tremble ; et mon mari si bon, si confiant, s'il savait... (Charles entre.) O ciel !

### SCÈNE XV.

MATHILDE, CHARLES, entrant du fond.

CHARLES, un bouquet à la main.

Ah ! c'est vous, Mathilde ! comment, pas encore à votre toilette ? et voici déjà mon bouquet.

MATHILDE, se levant.

Votre bouquet ?

CHARLES.

Voyez... oh ! c'est de la bonne faiseuse, au moins ! tout provincial que je sois, je me rappelle les bons endroits. (Apercevant le bouquet qu'elle a posé sur la table.) Eh mais, que vois-je ? c'est une perle, une trahison ! quel, ma cousine, vous en avez un, déjà ?

MATHILDE.

Moi, mon cousin ? mais non, je ne crois pas.

CHARLES.

Le voici.

MATHILDE.

Un bouquet ?.. ah ! oui... j'oubliais... (A part.) Que lui dire ?

CHARLES.

Par bonheur, je m'étais inscrit à l'avance... mais qui donc ?

MATHILDE.

Oh ! mon Dieu ! des fleurs qu'on m'a envoyées sans que je sache seulement...

CHARLES.

Un envol mystérieux ! cela devient dangereux ; les bouquets anonymes sont d'ordinaire les pré-

férés... mais je suis le premier en date, et quand je devrai avoir une querelle avec l'inconnu...

MATHILDE.

Oh! non, non.

CHARLES.

Si fait, vous me ferez ce sacrifice, je ne reconnais à personne le droit de faire un affront à mon bouquet... je me suis mis en quatre pour arriver le premier... et à moins que votre mari lui-même...

MATHILDE.

Mon mari, oui... c'est cela.

CHARLES.

Mon cousin! ah! par exemple, c'est trop fort!

MATHILDE.

Oh! de grâce, pas un mot.

CHARLES.

Comment, morbleu! quand je vous ai prévenue, là, devant lui, quand il m'a encouragé lui-même... c'est une trahison!..

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, DORNEVAL.

DORNEVAL, sortant de son cabinet.

Ah! Mathilde, ma femme!

CHARLES.

Justement, le voici.

MATHILDE, lui arrachant le bouquet.

Ah!

(Elle cherche à le cacher à son mari, Charles la regarde avec surprise.)

DORNEVAL.

Veut-tu me nouer ma cravate?

CHARLES.

Ah! vous n'êtes pas jaloux?

DORNEVAL, froidement.

C'est vous... bon! vous allez recommencer?

CHARLES.

Mais ce bouquet...

(Mathilde lui serre vivement la main.)

DORNEVAL, regardant celui qui est sur la table.

Eh bien! ce bouquet, il est charmant.

CHARLES.

Il est charmant.

DORNEVAL.

Dam, vous vous y connaissez mieux que moi, mais vous n'avez pas perdu de temps pour l'envoyer à votre cousine.

CHARLES.

Hein! ce n'est pas... (Voyant Mathilde pâlir et chanceler.) Oh ciel! Mathilde, vous chanceliez, quelle pâleur!

(Il la soutient, elle laisse tomber à terre le bouquet qu'elle tenait caché.)

DORNEVAL, sonnant.

Ma femme! du secours! (Courant à elle.) Allons, qu'est-ce qu'il y a encore?

CHARLES, à part.

Eh mais! quel mystère! je tremble de deviner.

DORNEVAL.

Mathilde! reviens à toi, ma femme!

## SCÈNE XVII.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> SIVRY.

M<sup>me</sup> SIVRY, accourant par la porte à gauche.

Qu'est-ce? qu'y a-t-il?

DORNEVAL.

Eh! venez donc; ma femme qui se trouve mal.

M<sup>me</sup> SIVRY.

Ma fille!

MATHILDE, revenant un peu à elle.

Non, non, ma mère, ce n'est rien... un éblouissement... je ne couçois pas... je suis mieux...

M<sup>me</sup> SIVRY, regardant alternativement Charles et

Dorneval.

Allons, bien, qu'est-ce qu'il y a encore, M. Dorneval?

DORNEVAL.

Je n'en sais rien, ma parole d'honneur, nous parlions de ce bouquet, que le cousin Charles a envoyé à ma femme... (Apercevant celui que Mathilde a laissé tomber.) Eh mais! en voilà un autre!..

CHARLES, le relevant précipitamment.

Ne faites pas attention... c'est ocului... que je destinais à ma tante. (Il le lui présente.)

M<sup>me</sup> SIVRY.

A Moi? Ah! moi même, c'est une attention... je ne m'y attendais pas.

CHARLES, à part.

Ni moi non plus, par exemple.

(En allant poser son bouquet sur la table, elle regarde les papiers qui y sont et trouve la lettre commencée par Mathilde.)

MATHILDE, tendant la main à Dorneval.

N'en parlons plus, de grâce. Vous me cherchiez, je crois?

DORNEVAL.

Je venais te prier de nouer ma cravate.

CHARLES, à part.

Eo vérité, je ne puis concevoir...

M<sup>me</sup> SIVRY, à la table, prenant un papier.

O ciel! Ah! j'en étais bien sûre, moi! Je l'aurais parié... tout est connu.

CHARLES.

Qu'est-ce donc?..

DORNEVAL, froidement à sa femme.

Tu ne nous donc pas ma cravate?

M<sup>me</sup> SIVRY.

Ah! grâce à Dieu, j'ai des preuves. Ces preuves que je demaodais, je les tiens : nous allons voir! (Dorneval la regarde.) J'avais tort, n'est-ce pas? j'étais une visionnaire? j'avais la tête pleine de folies?

DORNEVAL, froidement.

La nature a horreur du vide. (A sa femme.) Veux-tu me nouer?

M<sup>me</sup> SIVRY, le retenant.

Ma fille est très heureuse... elle n'a aucun sujet de plainte... Comment donc! et moi qui la croyais victime! j'étais folle!..

DORNEVAL.

Je vous respecte trop pour dire le contraire

M<sup>me</sup> SIVRY.

Homme! homme! homme!..

CHARLES.

Qu'est-ce donc?

MATHILDE.

Ma mère!..

DORNEVAL.

Ah ça! voyons, qu'est-ce que cela signifie?  
Il y a encore quelque chose là-dessous... car, à  
présent, la terre tremble sous moi... j'ai tout-à-  
fait perdu mon équilibre... je vais et viens comme  
un balancier... Vous me regardez, ma mère, avec  
des yeux... Voyons, voyons!

M<sup>me</sup> SIVRY, lui présentant la lettre.

Voyez!

CHARLES.

Une lettre!

MATHILDE, allant à la table.

Grand Dieu! (A sa mère.) Ma mère! ma mère!  
ma lettre!

M<sup>me</sup> SIVRY.

Laisse donc... elle est à son adresse. (A Dor-  
neval.) Lisez!.. elle est pour vous, ainsi!..

DORNEVAL.

Parbleu! j'y tiens.

MATHILDE.

Ma lettre!

CHARLES, courant à Mathilde.

Ma cousine!

ENSEMBLE.

Air de l'Enfermeur du choie.

DORNEVAL.

O ciel!.. que peut-elle m'écrire?  
D'où vient ce trouble, cet effroi?  
C'est bien sa main! Que vais-je lire?  
J'ai peur... je tremble malgré moi.

MATHILDE.

O ciel! à peine je respire!  
Cachons mon trouble, mon effroi!  
Comment croire à ce qu'il va lire?  
J'ai peur! Hélas! c'est fait de moi!

CHARLES.

O ciel! que pouvait-elle écrire?  
D'où vient ce trouble, cet effroi?..  
Mes yeux dans les siens n'osent lire;  
Son cœur a des secrets pour moi.

M<sup>me</sup> SIVRY.

Enfin, je le tiens, je respire!  
D'où vient ce trouble, cet effroi?  
A lui la lettre, il doit la lire;  
Voyons s'il niera devant toi!

DORNEVAL, lisant.

« Serez-vous toujours sans pitié? Je suis pour-  
tant bien malheureuse... » (S'interrompant.) Ma  
femme!

CHARLES.

Ah! Monsieur!

MATHILDE, voulant reprendre la lettre.

De grâce!..

M<sup>me</sup> SIVRY, la retenant.

Allez donc toujours. Ça fait du bien, ça sou-  
lège.

DORNEVAL, lisant.

« Vos tyrannies doivent avoir un terme. J'irai  
à ce bal à votre grand regret, j'ai compris vos  
menaces, »

CHARLES.

Vos menaces!

MATHILDE, à part.

Je me meurs.

DORNEVAL, lisant.

« Mais on m'y force... etc... »

M<sup>me</sup> SIVRY.

Et... après?... Ah! voilà tout. C'est le début...  
ça promettait... Et de sa main!.. de sa main!

DORNEVAL, qui est resté immobile.

J'ai résolu bien des problèmes, démontré bien  
des phénomènes... mais celui-là, je le donne-  
rais en cent à Newton en personne. (Avec réso-  
lution à Mathilde.) Mathilde, ma femme...

M<sup>me</sup> SIVRY, vivement.

Monsieur, Monsieur, pas de violence!

DORNEVAL.

Ah bien! une autre idée, maintenant. Ma-  
thilde, cette lettre...

MATHILDE.

Grace, Monsieur, j'étais folle! Ce bal, cette  
contrariété... car c'en était une, oh! bien cruelle,  
mais vous avez exigé... vous... et alors... j'écri-  
vais...

DORNEVAL, avec émotion.

A moi? Mais ce n'est pas possible!.. A moi,  
qui t'aime... qui ne t'ai jamais dit un mot, un seul  
qui pût te chagriner?... à moi, qui, en ce moment  
encore, sacrifie mes travaux, mes devoirs  
même à tes plaisirs.

CHARLES, ému, à part.

En effet!

M<sup>me</sup> SIVRY, de même.

Vous êtes un comédien!..

MATHILDE.

Sans doute, je suis reconnaissante; mais tant  
de persécutions, d'exigences...

DORNEVAL.

C'en est trop... il faut s'expliquer enfin...

ÉDOUARD, en dehors.

On n'est pas encore parti!

MATHILDE, poussant un cri étouffé.

Ah!.. Lui!..

DORNEVAL.

M. Édouard, (Il monte au-devant de lui.)

CHARLES, qui observait Mathilde, bas, lui serrant  
la main.

Qu'est-ce donc? vous tremblez?

MATHILDE.

Moi? non, je ne crois pas.

M<sup>me</sup> SIVRY, s'approchant.

Quoi donc?

CHARLES.

Rien, rien.

(Il continue à observer.)

## SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, de la porte du fond.

Pardon, vous étiez en famille?

DORNEVAL.

Eh non! Restez. Vous n'êtes pas de trop, au  
contraire.

M<sup>me</sup> SIVRY.

Sans doute, un témoin de plus; j'y tiens.

DORNEVAL.

Et moi aussi. Après tout, vous pouvez monter la tête à votre fille... vous pouvez mentir, crier... peu m'importe... Il sait, lui, notre ami, lui que nous voyons souvent, il sait si je suis un tyran ! Je le prends pour arbitre.

M<sup>ME</sup> SIVRY.

Mais la lettre... vous ne lui monteriez pas la lettre.

DORNEVAL.

Pourquoi pas ? La voici.

ÉDOUARD, prenant la lettre.

Mon Dieu ! qu'y a-t-il donc ?

DORNEVAL.

Lisez. Je vous le donne en dix mille, à vous, qui n'êtes pas Newton.

CHARLES, observant Mathilde, à part.

Elle est à son adresse.

DORNEVAL.

Et, maintenant, Mathilde, vous m'expliquez...

MATHILDE, très émue, pendant qu'Édouard parcourt la lettre.

Quoi donc ? qu'ai-je de plus à vous dire ? que je suis malheureuse... qu'on semble se plaire à me tourmenter... à m'aggraver sans cesse, quand je voudrais être seule, toujours seule !.. Oh mais ! pour me comprendre, il faut avoir de la pitié dans le cœur. Et qui donc a de la pitié pour moi ? Personne !..

DORNEVAL.

Mathilde !

M<sup>ME</sup> SIVRY.

Ma fille !

MATHILDE, avec effort.

Personne !

(Elle rentre chez elle à gauche.)

CHARLES, observant Édouard qui paraît ému.  
C'est lui !..

## SCÈNE XIX.

LES MÊMES, excepté MATHILDE.

DORNEVAL.

Mariez-vous donc.

M<sup>ME</sup> SIVRY.

Où, c'est gentil, c'est aimable, n'est-ce pas ? on croit épouser un homme, et l'on épouse...

CHARLES.

Ma tante.

DORNEVAL.

Ah ! ma belle-mère, halte-là ! je me révolte, à la fin.

M<sup>ME</sup> SIVRY.

Hein ?

DORNEVAL.

Oh ! avec vos airs de princesse, vous ne me ferez pas peur. Je puis passer à ma femme des caprices, des folies, des non-sens comme cette maudite lettre ; mais je suis le maître ici, voyez-vous, et je ne veux pas que personne y parle plus haut que moi, entendez-vous ? ah ! ah ! c'est qu'au besoin, je saurai crier comme un autre.

M<sup>ME</sup> SIVRY.

Défends-moi, Charles ne me laisse pas approcher

DORNEVAL.

Ah ! n'ayez pas peur. Je ne vous mangerai pas.

M<sup>ME</sup> SIVRY.

Mais je l'espère bien ! je n'ai pas peur de vous non plus... je vous le prouverai. (À Édouard.) Donnez-moi cette lettre.

ÉDOUARD.

Ce papier ! un enfantillage, un caprice qu'il faut oublier. (Il déchire la lettre.)

M<sup>ME</sup> SIVRY.

Eh bien ! eh bien ! que faites-vous ?

CHARLES.

Monsieur a raison, ma tante.

M<sup>ME</sup> SIVRY.

Il a tort, car enfin, c'est une preuve...

DORNEVAL.

Une preuve de quoi ? de vos conseils, de vos exemples... de vos... tenez, je m'en vais, parce que vous êtes folle.

M<sup>ME</sup> SIVRY.

Il me manque...

DORNEVAL.

Parce que vous me feriez mettre en colère... (Contenant son émotion.) Car je vent être gai, aujourd'hui !.. je veux aller au bal !.. oui, j'irai, et ma femme aussi, et vous aussi, je l'exige, je veux qu'on m'obéisse ! Ah ! l'on m'appelle tyran, quand je suis bon, complaisant... eh bien ! oui, je serai un tyran, un despote... j'entends qu'on s'amuse quand je m'amuse, qu'on soit gai comme moi, et s'il y a ici quelqu'un qui le trouve mauvais, il n'a qu'à le dire... la porte est ouverte.

M<sup>ME</sup> SIVRY.

Je ne resterai pas.

DORNEVAL.

Bon voyage !

M<sup>ME</sup> SIVRY.

Il m'a insultée !..

CHARLES.

Eh non !..

ENSEMBLE.

Air des Baginottes.

M<sup>ME</sup> SIVRY.

Où, oui, je suis mère,  
Et dans ma colère,  
Ma fille j'espère  
Saura m'approuver !  
Il aura beau dire !  
Et beau vous séduire,  
Je m'en vais écrire,  
Pour vous l'enlever.

DORNEVAL.

Je ne vous entraînez guère !  
Et dans ma colère,  
Mes amis, j'espère,  
Sauront m'approuver !  
Vous aurez beau dire,  
Et beau me maudire,  
Je sais me conduire !  
Je veux le prouver !..

CHARLES et ÉDOUARD.

Ah ! que vont-ils faire !  
Tout à leur colère,

Un gendre, une mère  
Vont-ils se livrer !..  
Mais c'est du délire,  
Que puis-je leur dire ?..

CHARLES.  
L'amitié m'inspire,  
Je veux les sauver !

ÉDOUARD.  
Mon cœur qu'un déchire,  
Ne peut les sauver !

(M<sup>me</sup> SIVY entre à gauche ; Dorneval, à droite.)

# SCÈNE XX. CHARLES, ÉDOUARD.

(Édouard paraît triste et rêveur. Charles s'approche de lui en silence.)

CHARLES.  
Ils sont bien fous ou bien malheureux, n'est-ce pas, Monsieur ?

ÉDOUARD.  
En vérité, je ne puis comprendre...

CHARLES.  
En ce cas, je suis donc plus bête que vous, moi, ou plus clairvoyant, car je comprends parfaitement.

ÉDOUARD.  
Vous, Monsieur, c'est possible ; mais, par-dieu, je n'ai que faire ici.

CHARLES, le retenant.  
Mais puisque je vous dis que je comprends... Un mot, de grâce, M. Édouard ; vous êtes l'ami de Dorneval... moi, le parent de sa femme... et à ce double titre, nous sommes intéressés l'un et l'autre à ce que la paix rentre dans cette maison.

ÉDOUARD.  
Je le voudrais, sans doute ; mais je n'y puis rien.

CHARLES.  
Peut-être ! Ici, comme dans beaucoup de ménages, le maître n'est pas le mari ! une femme imprudente se donne un tyran qui lui fait expier sa faute, et le mari subit des caprices qu'un autre a causés, des reproches qui s'adressent ailleurs.

ÉDOUARD.  
Monsieur, cette supposition...

CHARLES.  
Je ne suppose rien... Mais si un amour dont je ne veux pas savoir le secret, une faiblesse, une faute, peut-être...

ÉDOUARD.  
Oh ! jamais, jamais.

CHARLES.  
Jamais !.. il en est temps encore ! eh bien !.. si une imprudence... des lettres... que sais-je ?.. tout ce qui peut compromettre une femme aux yeux du monde et de sa famille, avait livré le sort de ma cousine à la discrétion d'un autre que son mari... si cet autre se croyait des droits qui fussent aujourd'hui le malheur de Mathilde, comme sa tristesse, son effroi, ce billet même semblent l'indiquer... que devrait-il faire ?.. je vous le demande à vous qui êtes un galant hom-

me, à vous qui rougiriez de perdre une femme que vous auriez aimée. Que feriez-vous ?

ÉDOUARD.  
Moi ?.. mais en ce cas, la détermination d'un homme dépend de lui... s'il n'aime plus, que lui importent l'abandon... les reproches ?.. il partira.

CHARLES, vivement.  
Ah ! je le pensais !

ÉDOUARD.  
Mais s'il aime encore, si les espérances qu'on a mises dans son cœur.

CHARLES.  
Des espérances...

ÉDOUARD.  
Si ces espérances sont un charme, qu'il ne peut rompre, un joug qu'il ne peut briser !... s'il est jaloux ! jaloux de tout ce qui semble lui disputer un bonheur qui doit être le sien ! si son amour est son bien, sa vie ! il faut le plaindre, il est bien malheureux !

CHARLES.  
Je vous crois... car, moi qui vous parle, j'ai aimé aussi... mais sérieusement, oui ; lors du mariage de ma cousine, je l'aimais comme un fou, comme un insensé, comme cet autre dont nous parlions tout à l'heure... j'étais jaloux, toujours comme cet autre (l'observant.) Et quoique je n'eusse peut-être pas comme lui des titres qui pussent la compromettre... des promesses... enfin, je ne parlais rien moins que de tuer son mari... cet honnête professeur de physique. Mais bientôt, dans un moment lucide, je vis que cet amour ne pouvait faire que son malheur et le mien... et tout amoureux, tout jaloux que j'étais, j'eus le courage de partir.

ÉDOUARD.  
Vous êtes bien heureux !

CHARLES.  
Voilà quinze mois de cela... et croyez-moi, malgré tout ce que nous disons aux femmes quand nous les aimons, l'amour le mieux conditionné, ne résiste pas à une absence de quinze mois, et la preuve, c'est que dix mois après nous nous battons pour une beauté alsacienne que nous adorions tous les deux... et que vous avez déjà oubliée, ingrat ! lorsqu'elle est libre, qu'elle vous aime, qu'elle vous attend... c'est une consolation que je n'aurais pas.

ÉDOUARD, l'observant.  
Et vous vous croyez bien guéri maintenant, de cet amour qui vous éloignait d'ici ?

CHARLES.  
Oh ! j'en réponds... et la preuve, c'est que si cet autre dont nous parlions tout à l'heure, eodoutait, je serais prêt à partir avec lui.

ÉDOUARD.  
Oh ! alors, je vous crois.

CHARLES.  
Mais je lui dirais : c'est à l'instant, il le faut, je le veux.

ÉDOUARD, vivement.  
Eh ! Monsieur ! ce langage...

CHARLES.  
Ne pourrait-il blesser... pas plus que vous, dont je connais le courage et l'adresse... j'ai encore là, un souvenir du coup d'épée que je vous dois, et qui met votre bravoure à l'abri de tout soup-

con, je le sais... mais ce serait manquer de cœur, que de causer le désespoir d'une femme!

ÉDOUARD.

Monsieur...

CHARLES.

Mais jeter le trouble dans une famille, voilà ce qui serait lâche !

ÉDOUARD.

Ah ! Monsieur !

CHARLES.

Silence !

## SCÈNE XXI.

LES MÊMES, DORNEVAL, sortant de son cabinet.

DORNEVAL, à la cantonnade.

Eh ! va-t'en un diable... est-ce que je sais où je vais... où je suis... ce que je suis, seulement ; je ne sais plus ce que je fais... et tout à l'heure, je parlais en casquette, et mon gilet à l'envers ! bien ! voilà mes gants déchirés.

(Il les achève et les jette.)

CHARLES.

Calmez-vous, de grâce !

DORNEVAL.

J'étouffe ; mais s'il faut la quitter pour qu'elle soit heureuse !.. je m'en irai.

ÉDOUARD.

La quitter !..

Acte d'Aristippe.

Qui peut vous accuser ? personne.

Vous ai bon ! toujours indulgent !..

Pour tout ce qui vous environne !

DORNEVAL.

Ou ne le croit plus, à présent.

Moi bon, quand chacun me redoute ?

ÉDOUARD.

Mais il faudrait, pour le nier,

Être bien aveugle...

CHARLES.

Sans doute,

(Bas à Édouard.)

Ou bien ingrat pour l'oublier.

DORNEVAL, ouvrant la porte de gauche.

Justement, voici ma femme ; il faut qu'elle s'explique.

ÉDOUARD.

Mathilde !

CHARLES.

Quel air triste... abattu ! (A Édouard.) Voyez !

DORNEVAL.

Allons, ferme, du courage !

ÉDOUARD, avec résolution, entraînant Charles.

Venez, Monsieur, venez.

(Charles sort avec lui par le fond, sans que Dorneval les aperçoive.)

## SCÈNE XXII.

DORNEVAL, M<sup>me</sup> SIVRY, MATHILDE.

M<sup>me</sup> SIVRY, sans voir Dorneval.

Ce soir, au bal, puisqu'il le veut ; mais, demain, une explication.

DORNEVAL.

Comment, demain ?

MATHILDE, à part.

Ah ! mon mari !

DORNEVAL.

Mais pas du tout ! Je veux que ce soit aujourd'hui, à l'instant même, et voici ces Messieurs que... (Se retournant pour les chercher.) J'ai ces deux Messieurs, que... Eh ! mais, où sont-ils donc ?

M<sup>me</sup> SIVRY.

De qui parlez-vous ?

DORNEVAL.

Eh bien ! de Charles, votre neveu, et de monsieur Édouard... ils sont sortis ensemble.

MATHILDE, avec effroi, à part.

Sortis ensemble !

DORNEVAL.

C'est singulier... je les avais retenus ici.

M<sup>me</sup> SIVRY.

Et ils se sont sauvés... Je conçois, avec vos scènes de ménage, vous mettriez une armée en fuite.

DORNEVAL.

Mes scènes de ménages, soit, je veux bien encore ; voici la dernière : Écoutez-moi, Mathilde.

MATHILDE, qui était distraite.

Oui, Monsieur, oui. (A part.) Sortis ensemble !.. oh ! voilà ce que je craignais !..

DORNEVAL.

Je suis malheureux du chagrin que je vous ai causé... oh ! bien malgré moi ! Mais s'il est vrai que je vous sois odieux, dites un mot, un seul, et...

(Charles paraît au fond. Mathilde, très inquiète jusque-là, pousse un cri étouffé.)

MATHILDE.

Ah !..

## SCÈNE XXIII.

M<sup>me</sup> SIVRY, MATHILDE, CHARLES, DORNEVAL.

M<sup>me</sup> SIVRY.

C'est Charles ! Mon neveu, tu viens nous chercher, n'est-ce pas ?.. Mais, M. Édouard ?..

MATHILDE.

Oui, oui... M. Édouard ?..

DORNEVAL.

Mais en effet, il était avec vous ?

CHARLES.

Oh ! quant à lui, j'ai une nouvelle à vous apprendre... Vous ne le verrez plus.

MATHILDE.

Ciel !..

M<sup>me</sup> SIVRY.

M. Édouard ?

DORNEVAL.

Qu'est-ce que vous dites là ?

CHARLES.

Il part pour Strasbourg, où il est rappelé par une lettre que je lui ai remise ce matin, en arrivant.

MATHILDE.

Il part ?

M<sup>me</sup> SIVRY.  
 Avant un ball.. C'est donc par ordre supérieur?

CHARLES.  
 Oui, ma tante; car c'est un galant homme; et comme il avait pris des engagements positifs...

M<sup>me</sup> SIVRY.  
 Des engagements? pourquoi donc?

CHARLES.  
 Pour se marier, ma tante.

MATHILDE, à part, avec joie.  
 Lui!

M<sup>me</sup> SIVRY.  
 Il se marie?

DORNEVAL.  
 Il s'en va!

CHARLES.  
 Et si précipitamment qu'il n'a pas même eu le temps de mettre ordre à quelques papiers qu'il m'a jetés en partant, et que je brûle.  
 (Il jette les papiers au feu, en jetant un regard sur Mathilde.)

MATHILDE, à part.  
 Ces lettres, ce départ... Ah! mou Dieu!...  
 (Elle s'approche de lui.)

M<sup>me</sup> SIVRY.  
 Encore un original!

DORNEVAL.  
 Encore un ingrat!

MATHILDE, bas à Charles, lui prenant la main.  
 Charles, merci!

CHARLES, bas, jouant la surprise.  
 Quoi donc? Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

DORNEVAL, à Charles.

Quant à vous, mon cher, vous venez à propos... Je demandais à votre cousine... à ma femme... un mot, un seul... pour prendre un parti... j'en aurai le courage, je vous l'ai dit... (A Mathilde.) Mathilde... puisque tu ne peux plus m'aimer...

MATHILDE.  
 Vous!.. oh! si!.. Je t'aime que vous! vous seul, et désormais, vous serez mon ami, mon guide, et je serai heureuse!

M<sup>me</sup> SIVRY.  
 Ma fille!

MATHILDE.  
 Oui, ma mère, oui, heureuse; car j'étais folle... Mais la raison me revient, je ne craius plus, je respire, j'aime mon mari, ma mère!...

M<sup>me</sup> SIVRY.  
 Tu l'aimes? c'est bien. (A part.) Il l'a refusée!

DORNEVAL.  
 Mais alors, je ne suis donc pas un despote, un tyran, et cette lettre...

MATHILDE.  
 Pardon! mais j'étais tourmentée, froissée, mise hors de moi par... les soupçons, les idées de ma mère.

M<sup>me</sup> SIVRY.  
 Hein? plaît-il?

CHARLES, vivement.  
 Je l'aurais parié; c'était la faute de ma tante.

M<sup>me</sup> SIVRY.  
 Comment, ma tante?

DORNEVAL.  
 Là, je disais bien que vous lui montiez la tête avec tous vos contes.

M<sup>me</sup> SIVRY.  
 Par exemple!.. c'est moi!.. C'en est trop! et je veux savoir, à mon tour...

CHARLES.  
 Quoi, ma tante, allez-vous recommencer?... Nous voilà tous d'accord... Partons pour le bal!

MATHILDE.  
 Oh! non! j'aime mieux rester ici, ce soir, près de mon mari.

DORNEVAL.  
 Mais...

MATHILDE, lui prenant le bras.  
 Oh! je le veux!

DORNEVAL.  
 Avec plaisir! et puis, j'aime mieux ça. Restons.

M<sup>me</sup> SIVRY.  
 Comment, restons?... Est-ce que je vais passer une soirée comme hier, à faire de la physique... ennuyeuse?

CHARLES.  
 Non, ma tante; car je vous accompagne.

M<sup>me</sup> SIVRY, lui prenant le bras.  
 A la bonne heure!.. Ma pauvre fille! j'étais bien sûre que le tyran ne voudrait pas!

CHARLES, à lui-même.  
 Ah! le tyran... il est parti!

CHŒUR FINAL.  
 Air de l'Embaras.

Que le passé qui fit, sur notre vie,  
 Peser, hélas! quelques jours de malheur,  
 Bien loin de nous, disparaisse et s'oublie,  
 Et l'avenir nous rendra le bonheur.

NOTA. S'adresser pour la musique de cette pièce, et celle des ouvrages composant le répertoire du GYMNASIUM, à M. HENRI, bibliothécaire et copiste, au théâtre.

FIN.